

Uomini e no ?

Il y a peut-être quelque outrecuidance de ma part à invoquer ici le titre d'un livre de Vittorini, qui n'est au reste pas l'un de ses meilleurs, afin de proposer une réflexion sur ce qui m'apparaît comme l'un des thèmes majeurs de *Se questo è un uomo*. Il est toutefois vrai que lorsque, à la manière de Hemingway, Vittorini opposait les hommes et les autres, pour reprendre la traduction qui a été proposée de ce titre demeuré célèbre, il voulait mettre en lumière une distinction sans appel entre ceux qui avaient choisi de combattre aux côtés des nazis et des *repubblichini* et ceux qui, au contraire, et au péril de leur vie, s'étaient insurgés contre tout ce qu'incarnait le régime mussolinien.

Primo Levi pour sa part, dans ce premier livre qui, plus d'un demi-siècle après sa publication, demeure l'un des textes les plus forts qui aient été écrits sur les camps de déportation, établit une distinction tout aussi radicale, suggérée dès le titre du livre. Celui-ci est d'ailleurs doublé, on pourrait aussi dire explicité dans le poème liminaire : « considérez si c'est un homme... », question lancinante qui d'emblée, oppose ceux dont il sera question tout au long du livre, les déportés, vus par l'un d'entre eux qui parle à leur place, c'est-à-dire Levi lui-même, et leurs geôliers, SS ou simples kapos, émanation sinistre d'une machinerie toute-puissante. Dès les premières pages du livre, commence en effet le dur apprentissage d'une vie qui sera désormais écartelée entre deux références contradictoires. D'un côté, un pouvoir aveugle, sans limites et sans appel, que résume bien cette réponse entendue par Levi : « *Hier ist kein warum* », ici il n'y a pas de pourquoi, formule plus dérisoirement négative encore que celle qui se serait bornée à indiquer qu'il n'y a pas de réponses, ni d'explications. De l'autre, le troupeau informe et hétéroclite de ceux qui découvrent qu'ils ne sont

plus que des unités, des pièces (*stücke*) sur un état comptable dont ils seront peu à peu rayés, c'est-à-dire anéantis. D'une certaine façon, le livre de Levi montre les étapes successives de cette entreprise de déshumanisation, qui, symboliquement, commence par le dépouillement de tout ce que possèdent encore ceux qui arrivent au camp, leurs vêtements, leur montre, leurs cheveux même et, surtout, leur nom, désormais substitué par un simple numéro matricule, tatoué à même la peau. Ainsi s'opère la métamorphose qui fera des nouveaux venus un troupeau semblable à celui qu'ils avaient entrevus en arrivant au camp, constitué d'étranges individus, s'avançant avec une étrange démarche et coiffés d'un curieux bonnet. « Nous nous regardions sans mot dire. Tout était incompréhensible et fou, mais nous avons compris une chose : c'était cela, la métamorphose qui nous attendait. Demain, nous serions devenus comme ça ». C'est ce que constate Levi, quelques pages plus loin, lorsqu'il montre les déportés tondu et revêtus d'un même sordide uniforme : « nous voici, dit-il, transformés en ces fantômes entrevus hier soir. » « Alors, ajoute-t-il, pour la première fois, nous avons compris que notre langue manque de mots pour exprimer cette offense, la démolition d'un homme ». Et il résume cette prise de conscience de l'absolu dépouillement auxquels lui-même comme ses compagnons se sont trouvés réduits par l'expression « toucher le fond » qu'il avait prise pour titre de ce chapitre. Par la suite, il montrera, patiemment, comment l'entreprise délibérée et systématique de déshumanisation imposée aux *Häftlinge* a pu se traduire par une bestialisation que résume bien l'emploi du verbe allemand *fressen*, normalement utilisé pour les bêtes, et qui remplace, au camp, le terme *essen*, manger.

Rien d'étonnant donc si dans un tel monde, Levi découvre des individus tels que ce *Null achtzehn* qui n'est plus qu'un simple numéro, abrégé par surcroît, « comme si chacun de nous s'était rendu compte que seul un homme est digne d'avoir un nom et que *Null achtzehn* n'est plus un homme ». « Je crois, dit encore Levi, qu'il a oublié son nom, et assurément il se comporte comme si c'était le cas ». Une enveloppe vide, ajoute-t-il, qui n'est plus que l'apparence d'un homme, puisque tout ce qui le faisait tel lui a été retiré.

C'est pourquoi, bénéficiant du répit que constitue un bref séjour à l'infirmerie, Levi médite sur ce qu'il a vu autour de lui, et sur le sort qui inévitablement l'attend, selon la logique sans failles qui régit le Lager. En effet, il est désormais évident pour lui que tous les déportés du camp, « éteints dans leur âme avant de l'être par une mort anonyme », sont destinés à disparaître : nous ne reviendrons pas, dit et répète Primo Levi,

« personne ne doit sortir d'ici, car il pourrait apporter au monde la triste nouvelle de ce que à Auschwitz, l'homme a été capable de faire à l'homme ». Lancinante, la référence à l'homme ne cesse d'alimenter la réflexion que développe Levi, parallèlement au récit qu'il donne de ce qu'était, au quotidien, sa vie dans le camp, et qui fait de son livre non seulement un témoignage de première main mais aussi une interrogation philosophique d'une importance capitale. Ainsi, de l'interrogation sur la nature humaine que lui suggère ce qu'il appelle « une bonne journée », avec un humour qui est comme chacun sait, la politesse du désespoir. Il a suffi en effet d'une pause imprévue, d'un rayon de soleil pour que repa-
risse la capacité de l'homme à mettre en perspective les tourments dont il est affligé, ce qui conduit Levi à pousser plus avant une première tentative d'analyse anthropologique sur l'univers totalement artificiel du camp, finalisé vers une entreprise de destruction sans précédent. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le chapitre qui pose ces questions est intitulé « en deçà du bien et du mal », car il a désormais acquis la conviction que le mode de vie imposé aux *Häftlinge* a conditionné la subversion complète du système de valeurs conventionnelles, résumé dans l'opposition bien/mal. Ce n'est pas non plus un hasard si la conclusion de ce même chapitre, présentée sous forme de question, porte sur « ce qui, de notre monde moral commun, peut subsister en deçà des barbelés. » En réalité, cette question se pose dans la mesure où la vie au camp et les comportements qu'elle entraîne (par exemple le vol généralisé, considéré comme un inévitable palliatif à la faim et à la misère), donnée de fait dont naît la réflexion de Levi, lui apparaît également comme « une gigantesque expérience biologique et sociale. » Il est intéressant de constater que pour Levi, en dehors de toute considération éthique, ces conditions particulières engendrent une distinction fondamentale entre ce qu'il appelle *i sommersi e i salvati*, les naufragés et les rescapés. On sait que cette opposition particulièrement significative à ses yeux demeurera un thème constant de sa pensée et de son œuvre, jusqu'à devenir, une trentaine d'années plus tard, le titre d'un de ses livres les plus importants. À l'intérieur de la première distinction constatée entre les hommes et les autres, c'est-à-dire les chefs et les gardes, et d'autre part les *Häftlinge*, apparaît donc une nouvelle distinction parmi ces derniers : d'un côté, les naufragés, qu'on appelle aussi *muselmänner* dans le jargon du camp, ceux qui n'ont pas pu, ou su résister, ne serait-ce que parce qu'ils se sont bornés à subir, à obéir, à se contenter des rations quotidiennes, à céder en somme sur toute la ligne, individus sans nom « sur les yeux et dans le regard desquels on ne peut lire une trace

de pensée ». De l'autre, les rescapés, souvent qualifiés de *prominenten* (les « importants », pourrait-on traduire), ceux qui, grâce à mille subterfuges, sont parvenus à tenir et à survivre. Mais là aussi, l'absence de critères moraux, en deçà des barbelés, fait que l'opposition entre naufragés et rescapés est purement fonctionnelle, et qu'elle n'implique donc aucun jugement moral a priori, tant les conditions de vie imposées au Lager étaient exceptionnelles.

C'est là que Levi échappe à tout schématisme manichéen, car il montre comment dans cet enfer, certains savaient malgré tout montrer un visage humain. Alors que, comme l'illustre à l'évidence la scène où il se voit recruté pour travailler au laboratoire de chimie, Pannwitz, le directeur du labo, se comporte exactement comme si Levi était transparent, invisible, et que le kapo Alex, probablement sans penser à mal, essuie pour sa part le cambouis qui souille ses mains sur le vêtement de Levi, comme si celui-ci n'était qu'une chose, un objet, tant l'un comme l'autre ignorent de fait que ce *Häftling* est un homme, en confirmant ainsi les observations faites au début du livre, à propos de la déshumanisation imposée aux déportés.

Pourtant, d'autres personnages, comme Pikolo ou Lorenzo par exemple, montrent au contraire qu'ils sont encore des hommes. Levi va même jusqu'à écrire que la présence de Lorenzo et l'aide matérielle qu'il lui a apportée, des mois durant, et qui lui a permis de survivre, lui ont montré qu'au sein de cet univers déshumanisé, certains avaient malgré tout, su demeurer des hommes. « Lorenzo était un homme : son humanité était pure et incontaminée, il était au-dehors de ce monde de négation. C'est grâce à Lorenzo qu'il m'est arrivé de ne pas oublier que j'étais moi-même un homme. » Et c'est aussi la raison pour laquelle, désormais admis à travailler régulièrement au laboratoire de chimie, dans des conditions de très relatif confort par rapport à ce qu'il a traversé auparavant, Levi reprend conscience de ce qu'il est, et ressent ce qu'il appelle « le vieux, le féroce désarroi de se sentir un homme, qui l'assaille comme un chien au moment où la conscience émerge de l'obscurité » : aveu capital, car c'est de ces moments que naît aussi, au risque de sa vie, le besoin d'écrire ce qu'il est en train de vivre.

Paradoxalement, c'est donc par cette traversée d'un monde déshumanisé que Primo Levi échappe au clivage qu'il n'avait cessé de constater depuis son arrivée à Auschwitz, et qu'il retrouve encore, dans les derniers jours de sa présence au camp, au cœur de l'hiver 45, alors qu'il est relégué à l'infirmerie avec d'autres malades contagieux. Encore une fois, c'est ce motif de l'humanité retrouvée qui scande ces pages finales de son livre,

consacrées au récit des dix journées qui ont précédé l'arrivée des troupes russes et l'ouverture des portes du camp, par exemple avec l'épisode du partage de quelques tranches de pain, à l'encontre de toutes les règles de farouche égoïsme qui régnaient jusqu'alors parmi les déportés, et qui est le signe évident que le Lager était mort. « Ce fut, ajoute Levi, le premier geste humain qui se produisit parmi nous. Je crois que l'on pourrait fixer à ce moment le début du processus par lequel, nous qui ne sommes pas morts, nous sommes lentement redevenus des hommes. » Plusieurs fois, dans ces pages ultimes, Levi reprend cette formule: redevenir des hommes. Et, repensant à la condition à laquelle ils avaient été réduits, il ajoute cette dernière observation: « Une part de notre existence réside dans l'âme de ceux qui sont proches de nous: voilà pourquoi est inhumaine l'expérience de qui a vécu des journées où l'homme a été une chose aux yeux de l'homme. »

Tel est bien le sens de cette expérience de vie et de mort dont, curieusement, Levi dit à deux reprises, par pudeur sans doute, par humour aussi, qu'il a pu sortir vivant grâce à sa chance, et non sans ajouter, à la toute dernière page des commentaires ajoutés par lui en 1976 à son texte, qu'à l'intérêt qu'il n'avait cessé de porter à l'esprit humain et à la farouche volonté de survivre pour porter témoignage de ce qu'il avait vécu, s'ajoutait aussi « la volonté, conservée avec ténacité, même aux jours les plus sombres, de reconnaître toujours en mes compagnons et en moi-même des hommes et non des choses, et de me soustraire ainsi à cette humiliation, à cette démoralisation totale qui conduisait pour beaucoup au naufrage spirituel ».

Il y a, certes, bien d'autres lectures possibles de ce grand livre, mais le fait que Primo Levi se soit ainsi interrogé pour savoir si l'on peut encore dire *si c'est un homme*, demeure, au-delà même de l'intolérable exemple qui lui a servi de point de départ, le rappel qu'il s'agit là d'une question qu'on ne devrait jamais cesser de poser, de se poser.

Mario FUSCO.